facteurs de cet ordre. Il ne faudrait, cependant, en aucun cas, considérer comme éléments de la culture du peuple des manifestations qui sont le fait de la mode et des circonstances du moment.

En principe, lorsqu'on étudie la culture contemporaine du peuple, il faudrait suivre les règles suivantes: 1) marquer *sine ira et studio* les nouveautés apparues dans les modes de vie et les facteurs économiques et politiques qui les ont amenées; 2) analyser attentivement la réaction psychologique envers ces nouveautés; 3) définir l'attitude — adoption, indifférence ou opposition — de l'homme (ou du groupe social) envers les nouveautés au moment de l'étude; 4) établir le degré de vitalité des éléments traditionnels au moment de l'étude.

Nous serions heureux si notre tentative d'éclaircir le problème de l'ethnologie et des modes de vie actuel du peuple suscitait des remarques qui corrigeraient et complèteraient les nôtres.

ANDRÉ VARAGNAC

Archéocivilisation de la maison

La culture traditionnelle des paysanneries européennes ne sera plus, au siècle prochain, qu'un immense souvenir, dont fort heureusement les musées et les bibliothèques spécialisés auront préservé les principaux éléments, comme l'exemple en est donné par les admirables réalisations de Sigurd Erixon et de son école.

Il me fut possible, il y a quelque trente ans, de venir étudier en Scandinavie ces modèles de science muséologique, en un temps où l'on espérait, en France, des réalisations analogues auxquelles j'eus alors la bonne fortune d'associer Albert Demangeon, grand géographe, et Gabriel Jeanton, archéologue et folkloriste bourguignon. Tous deux ne devaient pas survivre à la seconde guerre mondiale ni aux épreuves qu'elle déclencha.

Demangeon était un savant d'action. Ce Lorrain savait les ressources que le chercheur peut trouver dans le peuple des campagnes lorsqu'on lui parle son langage. Il entretenait une active correspondance avec des maîtres d'école, et de ces érudits autodidactes que l'on rencontre parfois dans des villages reculés. Annotant, accumulant et classant des documents de toutes sortes, il était parvenu à établir une première classification des types de maison rurale en France, qu'il publia tout d'abord dans un "Catalogue-Guide de l'Exposition internationale de 1937"[1]. Il n'est pas inutile de la rappeler. Elle comprend cinq types: maisons élémentaires, maison-bloc à terre, maisons-bloc en hauteur ,maisons à cour fermée, et maisons à cour ouverte. Chacun de ces types généraux comprend de nombreuses variantes, qui étaient présentées à cette exposition par des maquettes, plans et photographies. C'est dire l'extraordinaire diversité de l'habitation rurale en France, témoignage matériel de la prodigieuse accumulation d'apports culturels reçus par notre pays au cours de la Protohistoire et de l'Histoire, et qui ont fait de notre nation, malgré la centralisation administrative, une mosaïque anthropologique.

De cette France rurale, massive — France des fabliaux et de Rabelais — la maison traditionnelle était le chef-d'oeuvre anonyme. Car elle était construite, sans architecte, par le paysan lui-même, ou plutôt par tout le village, comme cela se fait encore en Afrique. J'en fus, un jour, le témoin, au lendemain de la première guerre, sur le plateau de Rocroi. Il s'agissait de "retailler" une vieille demeure à pans de bois. Les cloisons de torchis, trop délabrées, avaient été abattues. Le torchis n'est que de la paille gâchée dans de l'argile. Je l'avais appris à mes dépens en 1916 lorsque, montant sur Verdun avec ma batterie, il m'avait fallu cantonner tant bien que mal dans un village champenois encombré de cavalerie. J'avais été réveillé en pleine nuit par un souffle chaud sur ma figure: c'était un cheval qui, ayant attaqué la paille du mur, l'avait mangée, traversée de son mufle, et qui cherchait quoi brouter encore.

La vieille maison ardennaise n'avait donc plus que son squelette de bois, que l'on avait rajusté, la veille, à coups d'herminette. A quatre heures du matin, tous les hommes du village étaient sur place, fabriquant du torchis à grands coups de pelle. Il ne fallait pas qu'une femme s'aventurât dans le voisinage: elle aurait reçu une pelletée de boue par la figure. Bâtir, c'était l'affaire exclusive des hommes. Les murs

1. Groupe I, Classe III, Musées et Expositions, Section III, édité par "L'Amour de l'Art", Paris, éditions Denoël, in f° de 22 pages illustrées.

ne tardèrent pas à remplir le colombage. Le crépi décora la façade. On remonta les volets. Et le soir, la fumée sortait gaiement de la cheminée.

C'était ainsi, nous racontait Gabriel Jeanton, que jadis de pauvres hères pouvaient devenir propriétaires en une nuit. Le cadet maltraité au domaine familial, le journalier mal logé par son patron, avaient le droit de se faire une maison sur un terrain communal, à condition qu'elle fût dressée et achevée avant le lever du soleil. Le futur propriétaire préparait de longue date la charpente dont il cachait les éléments dans un bois voisin. Puis il choisissait une longue nuit d'hiver à beau clair de lune. Pendant des heures, la charpente était fiévreusement assemblée grâce à quelques amis, le conduit de cheminée façonné, et si les premiers rayons du soleil éclairaient une fumée sortant du toit, le gaillard était légitimement chez lui, possesseur du fonds et d'un modeste enclos tout autour. Le même droit coutumier existait en Angleterre.

La maison européenne traditionnelle était, d'ordinaire, à pans de bois. La pierre n'intervenait que dans les régions trop arides. Partout ailleurs, le paysan avait gardé cette tradition de ses ancêtres semi-nomades. Une charpente se démontait et se transportait sur un chariot. L'enracinement de la paysannerie, si cher à Maurice Barrès, aura été un phénomène relativement récent; sans quoi seraient incompréhensibles bien des aspects du Moyen-âge, à commencer par les Croisades, ou les astuces des seigneurs, qui se chipaient leurs manants les uns aux autres en créant des "villeneuves" et des "villefranches", comme il y en a dans beaucoup de provinces. Pas plus que la paysannerie chinoise, notre paysannerie continentale n'était guère fixée, avant les grands mouvements d'appropriation du sol inaugurés par la Révolution française.

La civilisation paysanne était une civilisation de l'arbre et de la terre. L'outillage était en bois, comme la maison et ses dépendances. Le métal n'intervenait que pour les tranchants indispensables (la faucille, la pointe du soc, la hache, la serpe, l'épée). Tout le reste était en argile ou en matières végétales. La hutte gauloise était à demi-enterrée, comme le prouvent les "mardelles", si nombreuses dans nos provinces de l'est. Les cabanes de bucherons et de charbonniers ont prolongé jusqu'au début du 20e siècle le type de la hutte mésolithique.

Une autre survivance, qui n'a disparu que récemment, était "l'écreigne". C'était une simple tranchée creusée dans le sol en ménageant sur les côtés des banquettes de terre se faisant vis-à-vis. Cette tranchée était coiffée d'un toit sommaire à double pente, fait de planches recouvertes de mottes de gazon contre la pluie et la neige. C'était, en Champagne, le lieu de réunion des femmes et des filles, pour tenir les veillées d'hiver. Chacune apportait son "couvet", pot de terre rempli de braises ardentes, qui servait de chaufferette et adoucissait la température. En se serrant bien et en riant très fort, on n'avait pas froid.

C'était le long de ces "écreignes" que les "carnavals" (les jeunes gens masqués) venaient "intriguer". Ils n'avaient pas le droit d'entrer auprès des jeunes filles. Mais en se parlant à travers les planches de la toiture, on essayait mutuellement de deviner quel était l'interlocuteur. On se posait de petites énigmes. Celui qui avait gagné à ce jeu d'esprit était parfois autorisé à entrer dans la veillée, à titre de récompense.

Ainsi s'amorçaient des amourettes, qui étaient consacrées, après le mardi-gras, le soir du dimanche des "Brandons" (Quadragésime). En Argonne, tout le groupe des garçons montait sur une colline, les filles étant sur la colline d'en face. Le chef des garçons criait à pleine voix dans la nuit: "Je dône, je dône, à qui la dône? Je dône mademoiselle Une Telle *avec* monsieur Un Tel". Et tout était règlé pour un an: la fille ne pouvait plus danser avec aucun autre.

Ces demeures primitives ont laissé bien d'autres vestiges. Et tout d'abord la place du foyer. Dans la hutte ronde, il est au centre. C'était encore le cas dans les grandes fermes bressanes dont le foyer était dit "à chauffer à large": c'était une grande plaque de fonte d'environ 2 m. de côte, placée à plat en plein milieu de la salle. Du toit descendait, juste au-dessus, une sorte de vaste entonnoir renversé, dont le conduit aboutissait à une cheminée extérieure en forme de petit minaret. Pour cette raison, Jeanton avait eu la bizarre idée de dénommer cette construction "cheminée sarrazine". Inutile de dire que le feu, allumé à grand renfort de buches, entretenait dans toute la salle un vif courant d'air dont les vieillards se garantissaient en s'asseyant sur "l'archebanc", banquette à très haut dossier. Ce foyer central existait aussi dans certains châteaux du Moyen-âge.

Un procédé de chauffage encore plus primitif a longtemps subsisté dans les cabanes d'alpages: c'était l'absence totale de cheminée. La fumée stagnait dans la hutte jusqu'à quelques dizaines de centimètres du sol, et filtrait lentement à travers les tuiles en bois ou en pierres plates. On ne pouvait y séjourner que couché. Du moins cet inconvénient garantissait-il, dans les pays marécageux, contre les moustiques.

Ce type de foyer semble bien suggéré par un vers de la fin de la 1ère églogue de Virgile: *Et jam summa procul villarum culmina fumant.*

"Le haut des toits des maisons fume déjà au loin", dit Tityre à Méliboée, pour lui indiquer qu'il se fait tard. C'est la fumée sortant du toit lui-même, de la *Rauchstube* comme on dit en Suisse allemande. On le voit, l'âtre et sa cheminée sont des perfectionnements relativement récents.

Un autre héritage archaique, et bien plus surprenant, est la magie du seuil. Toute maison était un lieu consacré. Les âmes des ancêtres résidaient dans la poutre centrale et dans les solives du toit, comme dans le foyer lui-même. Cas âmes protégeaient quiconque se trouvait dans la demeure. Tel fut le point de départ de la loi d'hospitalité, l'une des plus primitives.

Le feu est une arme défensive absolue, la première que le genre humain ait inventée. Du jour où des hommes paléolithiques (des Pithécanthropiens) ont su conserver du feu à leur propre usage, ils se sont constitué un espace rigoureusement humain, d'où les bêtes fauves étaient exclues. Hors des abords immédiats de ce feu de camp, c'était la brousse et son danger permanent. Dans la hutte, la caverne ou l'abri sous roche garnis d'un foyer, c'était la sécurité. En y pénétrant, on cessait d'être un ennemi: on ne pouvait ni tuer ni être tué. L'hôte devenait temporairement un frère. On lui offrait de la nourriture (le pain et le sel des anciennes cérémonies); on lui offrait une femme pour la nuit, l'acte sexuel étant considéré comme un rite de

communion sans aucune conséquence quant aux naissances (d'où l'ancienne hospitalité "écossaise"). C'est dire qu'*en entrant dans la hutte on changeait d'âme*, et de même en sortant. Le seuil, l'arcature du seuil, étaient les instruments de cette mutation psychique.

De là le nombre infini de précautions accumulées sous et sur ce seuil, autour de son arcature, pour empêcher tout sorcier de s'y aventurer. Plantes bénéfiques suspendues; bouquet lustral accroché, à la Saint-Jean; gros bloc de verre planté en Scandinavie à l'extérieur de la porte; entourage figurant une grosse corde, comme en présentent certains porches de Roumanie; fer à cheval cloué; et les croix blanches, repeintes à chaque Chandeleur...

Ces précautions, multipliées pendant des dizaines de millénaires, ont fini par faire de l'arcature elle-même un instrument magique. L'arc architectural est devenu une résidence des esprits, dont la valeur mystique s'est comme détachée de la demeure elle-même. Pour consacrer un chef défunt, on l'a inhumé sous une simple porte de pierre: le dolmen. Et telle fut l'architecture de la première religion européenne: celle des mégalithes.

La fonction magique de l'arceau s'est perpétuée, en Histoire, dans deux sortes de monuments romains. Nous avons dit que le passage sous un arc monumental faisait changer d'âme. On s'en servit pour punir comme pour récompenser. L'armée vaincue perdait toute valeur militaire en passant sous le joug: ce furent, pour certaine légion défaite, les honteuses *fourches caudines*. Pour le jeune Horace, victorieux mais assassin de sa soeur, ce fut le *tigillum sororium*, poutre transversale posée sur deux autels sacrés, et sous laquelle il dut passer en se courbant pour reconnaître son crime. Ce châtiment le libérait de la rage meurtrière qui lui avait permis de triompher des trois Curiaces, mais l'avait emporté jusqu'au fratricide[2].

Par contre l'arc triomphal, devant lequel s'arrêtait le général victorieux en attendant que les honneurs suprêmes lui fussent accordés, était le seuil même de Rome. Le triomphateur, en le franchissant, était comme déifié. Il revêtait la toge écarlate et la tunique décorée de palmes que l'on venait de prélever sur la statue de Jupiter capitolin. Comme cette statue était de couleur pourpre, le vainqueur se fardait le corps de rouge[3]. C'est dire qu'en passant sous l'arc sacramental, il s'identifiait aux dieux:

... palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad deos,

"la palme d'honneur l'élève au rang des dieux maîtres du monde", disait Horace d'un simple vainqueur de course de chars[4].

A plus forte raison du chef de guerre qui venait d'accroître l'Empire d'une province: en passant sous l'arc, il acquérait une âme quasi-divine.

Tous ces rituels historiques procèdent de la magie du seuil, elle-même fonction du caractère sacré de la maison. Nous touchons là aux plus anciennes émotions cultuelles du genre humain. Ce sont de telles convictions qui, lentement épurées, ont poussé les peuples à construire des temples, puis des églises, en tant que maisons de Dieu.

2. M. Georges Dumézil a admirablement analysé cet état de *furor* dans son *Horace et les Curiaces*. Paris, 1942.
3. Pline, *Hist. Nat.* XXXII, 7, 36.
4. Horace, *Odes*. I, 1, 5-6.

ANTS VIIRES

Zur Geschichte der nordeuropäischen Gliederegge

Die Gliederegge wird bekanntlich im allgemeinen als eine speziell skandinavische Eggenform angesehen, die sich ziemlich spät auch östlich der Ostsee in Finnland und Estland verbreitet hat. In der estnischen volkskundlichen und Geschichtsliteratur z.B. ist mehrmals behauptet worden, dass die Gliederegge in Estland erst unter schwedischer Herrschaft im 17. Jht. in Gebrauch gekommen sei. Nach der Ansicht von Sigurd Erixon könnte sie in Estland jedoch schon bedeutend früher, im 13.-14. Jht. unter der Dänenherrschaft Fuss gefasst haben[1].

Dass die Gliederegge auch in Karelien und Nordrussland auf einem weiten Gebiet bekannt gewesen ist, diese Tatsache ist der Forschung bisher beinahe gänzlich unbekannt geblieben. Für eine lange Zeit gab es nur einen einzigen diesbezüglichen Hinweis von Ilmari Manninen. In den Schausammlungen des Russischen Museums in Leningrad fiel ihm eine zweireihige Gliederegge mit Astzinken auf, die aus dem Kreis Schenkursk des Gouvernements Archangelsk stammte. Seines Erachtens war sie nur "ein Beispiel für die sprunghafte Verbreitung der ethnographischen Kulturgüter"[2].

Doch hat es sich herausgestellt, dass die Schenkursker Gliederegge keine zufällige, gesondert stehende Erscheinung ist. Vor kurzem habe ich in dem finnischen Jahrbuch "Kalevalaseuran Vuosikirja" einige neue Daten über die Gliedereggen im Norden der Sowjetunion veröffentlicht[3]. Es handelte sich um drei Fotos der Gliedereggen in der Fotosammlung des Museums für Ethnographie der Völker der Sowjetunion in Leningrad, von denen zwei von den Küsten der Onegabucht westlich Archangelsk stammten und die dritte nördlich Olonez aus der Karelischen ASSR herrührt. Zu diesen gesellte sich noch ein defektes karelisches Exemplar unbekannter Herkunft in den Sammlungen des Staatlichen Museums der Karelischen ASSR in Petrosawodsk. Alle diese Eggen haben Aststummelzinken; drei von ihnen sind zweireihig, die vierte (von der Südküste der Onegabucht) ist von merklich abweichender Konstruktion: sie hat vier Bohlenreihen mit ca. 20 einzinkigen Bohlen in jeder Reihe.

In der Zwischenzeit habe ich neues Material gefunden, welches unsere Kenntnisse von den Gliedereggen in den genannten Gebieten wesentlich ergänzt und daher eine nochmalige Rückkehr zu dieser Frage erforderlich macht. In den Sammlungen der Leningrader Museen gibt es vier in der Literatur noch nicht behandelte Gliedereggen aus dem Norden des europäischen Teils der Sowjetunion. Ins Museum für Anthropologie und Ethnographie der Akademie der Wissenschaften der UdSSR ist 1899 unter der Nummer 504-44 ein Modell der Gliederegge aus dem Kreis Powenez (im östlichen Teil der heutigen Karelischen ASSR) eingekommen (Abb. 1). Sie besteht aus drei mittels Rutenbänder verbundenen Bohlenreihen zu je acht Bohlen, von denen die meisten einen, einige aber auch zwei Astzinken haben. Für die gleichmässige Aufteilung der Bohlen sind vorn und hinten zwischen ihnen an den Rutenbändern

1. Sigurd Erixon, Ledharven. *Folk-Liv* (Stockholm), 12-13 (1948-49), S. 175-176.
2. I. Manninen, *Die Sachkultur Estlands*. Tartu, 1933. Band 2. S. 74.
3. Ants Viires, Niveläes Itä-Karjalassa ja Pohjois-Venäjällä. *Kalevalaseuran Vuosikirja* (Helsinki), 47 (1967), S. 227-238.